

AUDE HUBERT-RICHOU

---

# Meurtre mystérieux au jardin des Plantes

Illustrations  
Jérôme Brasseur



DANS LA MÊME COLLECTION

*Katalina pleure dans son bunker  
pendant que les adultes jouent à la guerre*  
Serge Boèche

*Tonton Farceur*  
Michel Piquemal

*La Pêche aux cradingues*  
Michel Piquemal

*La Balle rouge*  
Patrick Bousquet

*Une Peste nommée Cendrillon*  
Michel Piquemal

*Le Mystère du Châteaudeur*  
Béatrice Marie-Robiliard

© Éditions SED, 2002  
179, avenue de Muret, 31300 Toulouse  
[www.editions-sed.fr](http://www.editions-sed.fr)

Réf. 14041  
ISBN : 978-2-86893-754-4

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous les pays.

Achevé d'imprimer : **XXX**

# 1

## Les bonnes nouvelles du matin



*Journal de Paris, 20 février  
1854 – Alors que la capitale  
reste engourdie dans un froid  
sec, l'empereur Napoléon III  
présentait hier la suite de ses ambitieux projets  
pour la rénovation du palais du Louvre. Le  
plus gros des travaux a été achevé avant l'hiver,  
mais les conditions climatiques ont retardé le  
chantier de décoration des façades. Cependant,  
le travail devrait reprendre bientôt pour les  
dizaines d'artistes au service de cette grandiose  
réalisation qui...*

Le bruit de la porte fit sursauter Henri Messinard qui n'eut pas le temps de lire la suite de l'article. Un homme essoufflé, les joues

rougies par l'air glacé du matin, venait d'entrer dans le commissariat. Il portait un manteau et une casquette qu'il ôta respectueusement avant de s'adresser à Henri :



« Bonjour... Monsieur, dit-il en essayant de reprendre son souffle, il est arrivé... une catastrophe, il faut absolument que je parle au... commissaire. »

Henri fit asseoir le nouveau venu face à lui. Puis il lui demanda son nom et ce qu'il se passait.

« Je m'appelle Albert Franchon, dit-il, je suis le gardien-chef de la fauverie... au jardin des Plantes. Ce matin, en arrivant, j'ai trouvé notre lion sans vie... Il faudrait que j'en parle au commissaire. »

Il semblait très ému et même un peu embarrassé.

« Cet incident est regrettable, dit Henri avec sincérité, mais ce sont des choses qui arrivent. Je ne peux pas déranger mon supérieur pour ce genre d'affaire car il ne pourra pas vous aider.

– Mais... Mais, la ménagerie ouvre dans moins d'une demi-heure, répliqua le gardien de plus en plus affolé, si les visiteurs découvrent le lion dans cet... dans cet état, cela fera un scandale.

– Dans ce cas, c’est un vétérinaire qu’il vous faut, pas un policier. Je vais vous donner l’adresse du spécialiste le plus proche.

– Je vous remercie, nous en avons un à la ménagerie. »

Il marqua une pause, se gratta l’oreille.

« Je voudrais tout de même en toucher deux mots au commissaire, insista le gardien. J’aimerais qu’il découvre pourquoi mon lion est mort si rapidement. Il allait très bien hier, je le sais, c’est moi qui m’en occupe... Tout cela n’est pas normal, monsieur l’inspecteur. »

Henri voyait bien que le pauvre homme était catastrophé et désespéré.

« Je vais voir ce que je peux faire », finit-il par dire.

Il se leva, passa entre les bureaux de ses deux collègues et alla frapper à la porte qui se trouvait au fond du petit commissariat. Le commissaire Pelcaud l’invita à entrer. C’était un homme imposant, aux cheveux gris, qui posait des regards sombres sur tout ce qui

l'entourait. Il écouta Henri, enfoncé dans son fauteuil de bureau, l'air revêché.

Quand Henri eut fini de lui exposer le problème, il laissa transparaître sa mauvaise humeur habituelle en répondant qu'il n'avait que faire de cette histoire de lion. Il était actuellement à la recherche d'un dossier important qui se trouvait parmi les monceaux de papiers étalés en face de lui. C'était une affaire autrement plus urgente qu'il devait régler dans la journée. Henri insista si fortement que le commissaire, agacé, lui cria :

« Occupez-vous en, si ça vous intéresse tant que ça, mon petit vieux, je vous en confie la responsabilité. Maintenant, veuillez sortir de mon bureau. »

Henri s'exécuta aussitôt. Il était temps : le commissaire était devenu cramoisi de colère et ses grands gestes faisaient voler les papiers par dizaines.

L'inspecteur revint à son bureau, s'assit, classa trois feuilles pour se donner une

contenance et expliqua courtoisement à Albert que le commissaire avait – comme prévu – beaucoup de travail et ne pouvait pas le recevoir. Toutefois, il était lui-même disposé à traiter cette affaire.

Machinalement, Henri avait plié son journal et l'avait glissé dans la poche de sa redingote, avant de mettre son chapeau et d'enfiler ses gants.

La première chose à faire était assurément de se rendre sur les lieux.

« Comment êtes-vous venu ? demanda-t-il.

– À pieds, bien sûr, monsieur. »

Henri hésita à prendre une calèche ou un fiacre. Ce n'était pas dans ses moyens financiers et le commissaire Pelcaud n'apprécierait certainement pas une telle note de frais. Il aurait bien pris le nouveau tramway à cheval qui menait jusqu'à la Concorde par le quai de Billy, mais ça rallongeait un peu trop le parcours.

Quant à l'omnibus, il venait de passer, tiré par ses trois chevaux, deux bais-bruns et un gris souris. Il n'y avait que deux passagers à



l'intérieur de la voiture et un jeune homme en jaquette et haut-de-forme en feutre, assis sur l'impériale, dos au postillon. Le bruit des roues ferrées s'éloigna.

« Une petite promenade ne peut nous faire que du bien, conclut Henri. Allons-y. »



Ils sortirent ensemble et marchèrent sans un mot de plus le long des rues pavées, désertes à cette heure matinale. Henri n'arrivait pas à croire à cette histoire d'assassinat. Pour lui, le lion était mort naturellement, d'ennui ou de maladie : rhume, grippe, voire infarctus. Il allait juste le vérifier sur place et rentrerait sagement au commissariat après avoir dissipé les doutes du gardien.

Ils arrivèrent bientôt à l'entrée de la ménagerie. Albert ouvrit la grille avec sa clé de service et referma derrière Henri. Les bêtes s'éveillaient peu à peu. On entendait déjà le chant des oiseaux : les perroquets, les flamants roses, les canards, concurrencés par les piafs,

les pigeons et les merles. Les walabis bondissaient timidement sur l'herbe gelée, tandis que les porcs-épics secouaient leurs longues épines. Les tortues centenaires couchées sur l'herbe humide tendaient leur cou décharné, en faisant cligner leurs paupières froissées. Enfin, au détour de la singerie, ils aperçurent la fauverie.

C'était un bâtiment de forme ovale où étaient aménagées les cages de plusieurs grands fauves : des panthères, des pumas et quelques jaguars qui paressaient ou tournaient en rond. Chaque cage intérieure communiquait avec une cage extérieure par un sas, afin que les animaux puissent sortir par beau temps.

Henri fut incommodé par la forte odeur des félins et la puissance de leurs rugissements qui résonnaient sur les murs nus. Il se serait cru dans une caverne préhistorique où logeaient les tigres solitaires à longs crocs.

L'unique lion de la ménagerie était étendu, les yeux fixes, la langue pendante et les moustaches en bataille. On remarquait une

trace sombre au milieu du front de l'animal. Henri se pencha pour mieux voir. Intrigué, il longea la cage à plusieurs reprises en observant attentivement tous les détails de cette nature morte.



Il s'aperçut alors que, de l'endroit où il se trouvait, on pouvait assez facilement porter un coup à l'animal. Albert n'avait peut-être pas

tort : cette trace était bel et bien la preuve d'une agression.

L'affaire était donc probablement plus compliquée qu'il ne l'avait pensé quelques instants auparavant. Il lui fallait d'abord avertir le commissaire de la tournure que prenait cet incident apparemment insignifiant. Mais rien ne pressait.

•

Laissant Albert et son adjoint s'occuper de la dépouille du lion avant l'arrivée des premiers visiteurs, Henri reprit la route du commissariat. Au passage, il s'arrêta au coin de la rue pour prendre un café. Il estimait que cette affaire entraînait davantage dans les compétences du commissaire que dans les siennes. Il avait fait tout ce que l'on pouvait attendre d'un jeune inspecteur sans beaucoup d'expérience. Ce n'était tout de même pas à lui de démontrer qu'il y avait eu coups volontaires portés au lion, ou que le roi des animaux s'était simplement cogné à l'un de barreaux de sa cage !

Après tout, on disait bien que les animaux finissaient par devenir fous à force d'être enfermés. Un simple suicide, peut-être ?

Pour se changer les idées, Henri reprit son journal, le déplia, acheva de lire l'article sur le Louvre, puis survola les autres nouvelles : la compagnie des chemins de fer de l'Est, nouvellement créée, développait des projets d'extension de ses lignes ; on reparlait de Victor Hugo, alors en exil à Jersey, à propos de son *Napoléon le petit* qui avait tant fait scandale, de la Nouvelle-Calédonie devenue française et des premiers portraits photographiques de célébrités réalisés par Nadar.

Henri leva le nez de sa tasse, paya et reprit sa route. Il n'avait aucune envie d'aller parler à son supérieur dont l'humeur n'avait pas dû s'améliorer depuis le matin. Et effectivement, dès son arrivée au poste de police, il entendit la désagréable voix de son chef. Résigné, il frappa tout de même à la porte du bureau.

« Revenez plus tard, je ne veux être dérangé sous aucun prétexte !